

EN FINIR AVEC LES ARBRES

Personnages

La Mère

L'autre Mère

La voix sortie des arbres

La voix sortie des arbres

Des arbres

Le soleil perce entre les arbres apparaît disparaît

Le ciel, le vert, vert jaune cornouiller vert foncé sapin vert bleu lichen

Le vent ramène l'odeur de la résine, le vent soulève la terre des bois, le vent contre les mollets

Tu le sens l'air frais qui se faufile contre tes jambes ?

Les arbres appellent

Respire comme elle t'a appris respire

Et cours vas-y cours, il faut rejoindre la maison courir plus vite et tant pis si les poumons te brûlent raclent ta poitrine, courir plus vite

En finir avec les arbres

La mère

LA SCIE

Coupée

Une note suraiguë

Fend mon crâne

Une scie

Ma tête explosée

Juste cette scie qui me fend le crâne

Tout autour des corps au ralenti

Ombres, masses

Moi, dans les bois

Perdue, écrasée avec cette scie qui ne s'arrête pas

Mes pieds qui s'enfoncent

On m'appuie sur la tête plus d'air je suis dans les bois

Ensevelie

Je ne respire plus

Froid humide m'arrache le crâne me fend en deux

Coupée

Cette scie

Ne s'arrête pas

Ces mains qui appuient enfoncent

Ça. Juste Ça

Ça, Ça et un cri, un cri sort à côté de moi

Qui est-ce qui crie ?

On l'a cherché dans les bois et j'y suis restée dans les bois, je n'en suis jamais revenue.

Parmi les ombres masses

Un type est sorti

A dit

On l'a retrouvé

On l'a retrouvé il est ...

Il n'a même pas eu besoin d'aller au bout de prononcer le mot ce type, le flic

Et déjà la scie fendait ma tête et déjà ses yeux à mon petit, ses yeux braqués sur moi

N'avoir pu rien faire, ne pas l'avoir protégé moi sa mère, ses yeux sur moi pour toujours
grands ouverts

Bleus

Me fixent m'accusent ses yeux si beaux yeux

Et ses yeux à lui maintenant ce type

Noirs

Ces yeux grands ouverts aussi autrement

Ses yeux qui fouillent, exorbités, cherchent, ses yeux qui voudraient dire ça n'a pas eu lieu

Il arrive il est vivant il vient

Quand il a approché tout de suite j'ai su

Même si on ne veut pas savoir on ne veut pas y croire on ne peut pas

Comment une mère pourrait avaler ça

Après plus rien.

Le brouillard

Ça a duré duré

L'autre mère

LA DECHIRURE

A couru dans les bois comme un fou, un damné, s'est entravé, a mis un pied sur l'autre, est venu buter sur une racine, s'est étalé sur la mousse, sa bouche pleine de terre, de feuilles, de lichens. Son nez écrasé contre un pied, une botte, ses yeux remontent à la verticale sur le pantalon, les jambes les cuisses la braguette, une grosse tête se penche, le regarde, une main se tend.

Qui c'est çui-là qui l'a envoyé ? Se demande la grosse tête. On dirait qu'il a vu le diable çui là, à cavalier comme ça. Pense le chasseur.

S'est relevé, tiré par la paluche de la grosse tête, débarbouillé la bouche, a dit pardon, est reparti à toute allure. Est arrivé devant la petite maison, notre petite cahute en bois, est arrivé méconnaissable sorti de lui, la boue gluante pendant à ses trousses et j'ai tout de suite su que quelque chose s'était passé.

S'est jeté sur moi comme un rapace enserre sa proie pour ne plus la lâcher.

Il pleurait. Un torrent, ne pouvait plus s'arrêter une bonde qui se déversait, n'en finissait pas de pleurer. Je ne pouvais pas le tenir, geignait comme un animal tenait pas en place des tout petits cris pleurs convulsifs et ça coulait. Je ne savais pas quoi faire je le berçais, fredonnais comme quand il était tout petit la comptine qu'il aimait tant et dans mon cœur j'ai prié prié, moi qui ne prie jamais, quand on n'a plus que ça.

Je ne savais pas encore ce qu'il avait fait, mon fils. Le saurais bien assez tôt quand ils le trouveront couché sur le lit de nénuphars. Le gosse. Que la grosse tête, le chasseur tout de suite fera le rapprochement, la course du gars, ses yeux exorbités. Ses yeux à lui, mon fils.

On est resté l'un dans l'autre longtemps, protégés dans notre petite cahute du monde et du chaos qui allait s'abattre sur nous. Demandais rien, j'attendais que les larmes, les hoquets se tarissent comme après les fortes chaleurs le ruisseau ne donne plus qu'un filet, que les pierres s'assèchent et qu'on peut bientôt courir dans le lit sans se mouiller les pieds.

Le fils au creux du giron, la lumière baissait, plus qu'un petit trait de soleil sur les parois en bois de la maison, la lumière du soir si belle, le soleil qui allait se jeter dans l'étang, les oiseaux du crépuscule bientôt et leur chant nocturne, toute cette nature se fichait de nous, suivait son cours comme si rien s'était passé et mon fils qui avait fini par s'endormir contre moi.

Vidé comme l'eau du puits.

Je n'osais plus bouger, son souffle calmé et le mien avec le sien. Le sang cognait pourtant à mes tempes et mon cœur me disait que plus rien ne serait plus jamais comme avant.

La mère

L'ENQUETE

Et dans le brouillard

Ce type aux grands yeux noirs, le flic, posait des questions que j'entendais à peine

Ma voix sortait

Un mince filet rauque

Ce n'était plus moi ce n'était pas ma voix

Les yeux du type imploraient avec tendresse

Imploraient de répondre

Quand je ne voyais que ces yeux à lui mon petit

Braqués sur moi

Ma-man

Tout me brûlait les entrailles

La scie allait et venait

Ne cessait de me fendre le crâne

Coupée en deux

Il fallait répondre

Une femme s'en est chargée pour moi

Là, dans ce fauteuil où je l'avais pris si souvent dans mes bras mon petit

Cette femme répondait, cette autre que je ne connaissais pas répondait

Moi j'étais dans les bois

Il n'était plus seul, n'avait jamais été seul

J'étais avec lui, tous les deux, ensemble, au bord de cet étang

Tout était calme

Un léger vent, bruissement et son sourire ses grands yeux

Bleus

Rieurs attentifs au-dessus de l'eau
Ses yeux qui guettaient le fil de pêche, le moindre frémissement
En silence
Seul le grincement sourd des arbres
Au bord de l'eau, tous les deux nous attendions
Et la femme, ici, dans le fauteuil, répondait
Avec une voix que je ne connaissais pas
Je flottais au dessus de l'étang
Je ne pouvais pas être ici dans ce salon
Le fauteuil sur lequel mes coudes s'appuyaient, était au fond de l'eau
Nous coulions, moi et mon enfant, en battant légèrement des jambes et des bras
On se souriait et nos bouches faisaient des arrondis
Nous coulions lentement, ralentis par les plantes aquatiques
Nos lèvres avançaient comme celles des carpes et des truites
Nous descendions dans les profondeurs de l'eau verte et bleue
Des algues prises dans nos cheveux nous faisaient sourire plus grand encore
Et du fond de l'eau tiède, entres nos rires un bruit sourd
Une pierre jetée dans l'eau
Du fond, j'ai entendu :
On l'a retrouvé, un témoin a parlé, un chasseur, on vient de l'arrêter
Il faut vous reposer maintenant Madame.

La voix sortie des arbres

CE JOUR-LA

Ce jour-là

La même joie que chaque matin la même joie t'explose au visage

Voir la lumière, la lumière se lever, piquer tes yeux, mettre le feu aux champs aux branches, voir la forêt de la nuit s'éteindre, les animaux s'aplatir jusqu'au crépuscule.

Ce jour-là assis devant la maison, tes mains touchent en premier le bois pour faire renaître les flammes, brûler, une fois le bois rougi, tu pars marcher.

Levé avec les oiseaux de l'aube tu marches, fais silence en toi

Le pic épeiche fait monter l'odeur de la résine et de la sève, comme sur un tambour, il tape

Au ruisseau tu t'ébroues, l'eau fraîche, tu la préfères celle-là pour te laver, à toutes les autres, l'eau du ruisseau.

L'autre mère

L'ARRACHEMENT

Quand il s'est réveillé, c'est d'abord l'étonnement que j'ai lu dans ses yeux comme s'il se demandait qu'est-ce qu'il faisait blotti comme un enfant contre moi lui qui était devenu un homme. Et très vite la peur est revenue brûler ses pupilles et son souffle tout de suite s'est gonflé.

J'ai posé mes mains sur ses épaules et avec mes yeux, je l'ai imploré de dire.

Alors les mots et les gestes sont venus, le sommeil avait fini par délier ce qui était coincé qui ne voulait pas sortir qui était resté dans le ventre, remontait dans la gorge: Acide.

Et obstruait la bouche, l'horreur qui allait gangrener s'il ne pouvait pas me la livrer à moi, sa mère.

Les gestes sont apparus timides petits et bientôt saccadés, confus, rapides et les mots sur les lèvres, articulés sans qu'aucun son ne sorte.

Il déversait ce que la nuit lui avait rendu, l'apaisement du dire, avec son langage à lui, un chant invisible auquel ont suivi comme un orage qui se lève des sons plus distincts, plus rapprochés à mesure qu'il racontait, les mots les gestes se sont éclaircis.

Je l'encourageais du regard, ne quittais jamais ses yeux.

Plus l'histoire apparaissait avec la clarté du jour, sans nuages, et plus la colère me montait dans le cœur et m'étouffait. Ne laissais rien passer au dehors, ne voulais pas qu'il la voie lui le fils la colère qui montait, je voulais le laisser parler librement, se purger.

Lui qui avait mis tant de temps à se tourner vers le monde, tant de temps à faire jaillir les mots.

Lui qui était si souvent seul, j'avais essayé de l'amener vers les autres, essayé de lui donner un enseignement normal comme ils disent, cet enseignement un échec, l'avait replié encore plus sur lui-même, rabougri, un petit oiseau écrasé. Obligée de le retirer de la classe, de l'enlever aux jeux de son âge, de l'éduquer autrement, au milieu des arbres.

Lui si souvent seul, avait grandi, était devenu un jeune homme, lui avait commis ce qu'on appelle l'irréparable, et ça porte bien son nom, i-rré-pa-rable, on peut pas revenir en arrière, recoller, on peut pas, quand il avait voulu s'approcher, apprivoiser l'Autre.

Cet enfant.

Quand il avait voulu aller vers l'autre.

Cet enfant.

Il m'avait parlé à moi sa mère. Qu'est-ce qu'il allait dire aux autres ? Est-ce que le langage allait revenir ou est-ce que la peur allait le saisir tout entier, le durcir comme la pierre.

Parce qu'ils allaient venir, ils étaient tout proche. Nous avions eu la fin du jour pour nous, la nuit, l'aube.

A présent ils allaient venir.

Maintenant c'était à moi d'invoquer les mots, il attendait que je dise quelque chose, ses mains agrippées à ma robe que je n'avais pas retirée depuis la veille quand il s'était jeté sur moi, cette couche de je ne sais quoi, moite, collée à la peau, il attendait et cela faisait cent ans que nous étions là tous les deux dans la cuisine, comme si nous avions toujours été là, que nous n'avions jamais bougé, en silence à présent, à nous demander ce qui avait bien pu se passer, ce que nous allions devenir la mère sans le fils et le fils sans la mère. Nous demander pourquoi nous ne prenions pas nos jambes à notre cou, pourquoi nous attendions de rendre des comptes, ce qu'il fallait faire toujours, rendre des comptes et plus encore quand on était en dehors, à côté de.

Je voulais qu'il dure ce silence, mes yeux et mes mains bien plus capables d'être là au monde avec lui, l'amour violent d'une mère, dans ses yeux et ses mains, encore, une respiration commune qu'on avait nous deux avec nos poitrines et nos corps tout entier penchés l'un vers l'autre.

Ses mots à lui nous avaient lessivés rompus, repus nous nous préparions à l'effroi avec calme, abandonnés l'un à l'autre.

Il a fini par dire avant que j'ai pu avaler ma salive et rouler ma langue râpeuse.

Je voulais pas

Je l'ai pris dans mes bras, à nouveau bercé, je sentais toute sa peur contre mes entrailles.

Les mots, les miens, ont fini par éclore tout seuls sans que ma pensée vienne faire quelque chose là-dedans, les mots coulaient en cascade sur son dos musclé et j'ai dit tout ce qu'une mère peut dire à son fils quoi qu'il ait fait parce qu'il sera toujours son fils.

Là-dessus un moteur est sorti de la forêt, le chien qui depuis qu'il était rentré était resté collé à sa jambe, le museau pressé contre son mollet dès qu'il le laissait s'en approcher, le chien qui sentait que la vie s'échappait de son maître, le chien s'est mis à japper comme un fou.

Le moteur est passé par-dessus les arbres, s'est rapproché, ils étaient là maintenant.

Une portière a claqué, il s'est raidi d'un coup, ses yeux à l'inverse de son corps tendu, ses yeux ne disaient qu'une seule chose.

Pardon

Ils étaient quatre. Quatre pour m'arracher mon fils.

La mère

LA SOUPE

Après Ça

Il y a eu les médicaments

Après Ça il y a eu papa et maman

Après Ça je suis redevenue une petite fille

Après Ça

J'ai tout oublié

Le brouillard est resté

Épais

Moi bouffie

Ma langue une brique

Épaisse

Lourde imposante

La scie qui revenait

Sans cesse

Qui tombait réapparaissait

On ne m'a pas lâchée

La soupe

J'ai réappris à mâcher

Les tisanes les gélules la soupe

Des jours et des jours

Mes jambes mon corps lourd

Si lourd

J'ai réappris à marcher

La soupe

Un pied puis l'autre

Tout ce à quoi on ne porte plus attention
Inspirer expirer
Et qui est indispensable pour vivre
On ne m'a pas lâchée
Quand je voulais mourir
Disparaître
On me rattrapait
On me tenait
Tu restes avec nous on est là ça va aller mange la soupe il faut prendre des forces
Ces mots
Très loin
Étouffés, inaudibles
Ça va aller
Comment ça pouvait aller
Rien ne pourrait plus jamais aller
Je m'enfonçais pour toujours dans les bois
Eux
Ils étaient toujours là
Pour moi
Un enfant qu'on ne lâche pas

L'autre mère

LA LOI

Quand elle m'a ré-expliqué la femme, la psychologue qu'ils l'appellent, la procédure elle a dit, elle a déroulé les étapes de la garde à vue, à l'incarcération, la maison d'arrêt, le procès, elle soupesait chaque mot.

J'entendais les mots, j'entendais. Les mots passaient, bourdonnaient d'une oreille à l'autre rebondissaient sur le poêle, allaient se coincer dans une latte du plancher. J'entendais les mots, une langue étrangère, abrupte, qui rentraient sous mes ongles comme des échardes qui entaillent la peau.

Je n'imprimais pas.

Je devais me forcer à écouter, pour être avec lui, pour pouvoir vivre du mieux qu'on pourrait ce qui l'attendait. J'entendais passer au-dessus les mots, jusqu'à ce qu'elle dise:

Avocat.

Ce mot comme un appel m'a ramené au présent, assise autour de la table de la cuisine, mes oreilles se sont arrêtées cette fois, le mot est rentré et m'a vissée à la table dans les yeux de cette femme.

Il aurait un avocat commis d'office qu'elle disait ou bien je pouvais choisir moi pour mon fils un avocat.

Son visage m'est revenu d'un coup, le papier qu'il avait griffonné ce type qui suait la bonté, qui avait plu tout de suite au fils, qui avait aidé un peu à ouvrir les yeux sans serrer les dents, quand on avait connu toutes les difficultés, seuls, nous deux, quand on avait empilé les soucis. Je l'avais gardé ce papier, rangé bien plié tout au fond de la commode. Pas un commis d'office j'ai dit, j'en connais un, un avocat j'en connais un, il viendra pour mon fils. Il le connaît bien il a aidé par le passé.

Elle a dû voir une étincelle ou quelque chose comme ça dans mes yeux, parce qu'elle a souri comme pour me donner un peu plus confiance et faire comprendre que c'était le bon choix.

Elle a dit beaucoup d'autres choses sur l'instruction qui allait prendre du temps, plusieurs mois, qu'elle pouvait m'accompagner elle ou quelqu'un d'autre, que j'allais pas revoir mon fils tout de suite. J'étais à nouveau partie dans les brumes, toute tournée vers ce type. Sur le moment ça m'aidait à tenir et il allait falloir que je tienne longtemps parce que cette tempête qui nous avait mis à terre, ces rafales qui nous tiraient, nous couchaient au sol depuis que mon fils était rentré de l'étang, ce jour-là, cette tempête qui s'abattait sur nous ne faisait que commencer. Et j'avais appris depuis bien longtemps que la seule façon qu'on a de résister à une tempête si grande c'est de baisser la tête, de se faire tout petits.

La voix sortie des arbres

CE JOUR-LA

Au retour de la forêt ce jour-là

Lavé de la nuit au ruisseau, la peau tendue, les bras chargés de plantes pour les tisanes, les soupes

Tandis qu'elle s'est levée la mère, a mis le déjeuner, le café les tartines le fromage les confitures sur la table, la joie au ventre tu engloutis

Tu fends le bois le reste de la matinée à la hache, l'odeur du bois ensuque tes narines, à la hache, l'odeur de résine prend tout

Fends et scie

Grincements de la scie, grincements qui restent dans le crâne

La mère

LA COLERE

A nouveau des forces

Pas tout à fait morte

Avec le souffle le sang afflue

Alors

La haine la colère est venue

Jamais me sera rendu ce qu'on m'a pris

Aucun espoir

Alors

Qu'il crève lui aussi

Je ne veux qu'une chose

Qu'il crève lui

Le voir s'affaler

Tomber comme un animal à l'abattoir

Recroquevillé

Sans lumière

Sans secours

Le voir abandonner

Se donner la mort

Relayé sur toutes les chaînes, son nom accolé au nom de mon petit

Son visage, son portrait accolé à celui de mon petit

Comment peut-on mettre côte à côte ces deux visages ?

La colère a débordé augmenté grossi dégouliné

Une hyène

Une furie

A qui on a pris son sein
Coupé sa chair
Son souffle
Après l'endormissement l'hibernation un semblant de mort
Le volcan ne voulait plus dormir
Éructait tremblait vociférait
Réveillait toute la ville
En proie à l'attente du procès, aux abois
L'électricité on la sentait partout
Des chiens
Prêts à dévorer cet homme
Le Mal
Derrière moi la petite ville entière
Grandissait
Unie, liguée contre cet homme
Nous voulions le voir tomber
Nous avions peur
Peur pour nos enfants
Le Mal s'était incrusté sur les flancs de la petite ville
Il fallait l'endiguer
Le couper à la racine
Brûler pour une nouvelle sève
Nous voulions la mort
Quand la mort n'existait plus, n'était plus légitime
Nous n'étions plus tranquilles, fiévreux épileptiques
Et je voyais leur regard compatissant envers moi
Une victime que tous voulaient secourir
J'inspirais la pitié
Quand cet homme appelait lui la haine la folie
Des chiens

Nous étions devenus des chiens

Une épidémie de haine et de fureur

La gangrène nous avait gagné

L'autre mère

LES PRIERES

J'ai prié, pas un dieu unique, pas celui des chrétiens, pas un dieu comme ça. Je priais le vent, le soleil, puisais la force dans les arbres, les pierres, les gestes quotidiens qui me le rappelaient. Je tirais la force dans l'eau, dans son ruisseau, ne se baignait que dans cette eau vive.

Quand ils sont venus le chercher, la terre s'est fendue, m'a aspirée. Suis restée à genoux devant la porte si longtemps, les mêmes cris, hoquets que lui, le fils, après son retour de l'étang, la même bonde qui se déversait sans se tarir.

Ne s'arrêtait pas.

Il fallait que ça sorte, un autre accouchement bien plus douloureux que le précédent parce qu'il s'agissait pas de la vie cette fois mais de la honte, la douleur.

Tout ce que je faisais, tout était tourné vers lui comme si mes mains, mes jambes, pouvaient le porter à distance, ma voix le bercer, mes pensées le traverser.

Ces jours à attendre de le revoir, ces jours toute occupée à le retrouver. Le cœur, une plaque de métal, qui obstrue, ne palpite plus, encombre, durcit tout : les poumons, la poitrine, l'estomac. Bouche tout le corps.

Ces jours à lutter pour tenir debout, ne pas s'effondrer puisqu'il n'a que moi sa mère.

Et ce jour enfin d'arriver, le revoir, le fils. C'est bien lui, mon fils, tout gris, rêche, comme fondu, la peur dans ses yeux, la fatigue dans ses paupières qui tombent, mais c'est bien lui, mon fils, même creusé, terrifié, le soulagement de le voir.

Presser ses mains dans les miennes, prendre son visage dans mes mains, donner toutes mes forces au travers de mes mains, de notre étreinte, courte, parce que s'il reste contre moi il s'écroule, il ne tiendra pas. Et puis il y a la pudeur, nous ne sommes plus seuls.

Il ne dit rien. Dans ses yeux tournent les contraires, la peur incrustée depuis le premier jour, la honte qui s'est infiltrée, la honte des yeux braqués sur lui, la honte de ne pas arriver à parler, la honte d'être à nouveau le chétif, le tout petit et aussi au fond des pupilles, le soulagement de me voir.

Je sais qu'il ne dira rien même pas à moi, le froid l'a repris, il est retourné dans le gouffre sans fond dans lequel il est tombé enfant et rien ne peut plus l'en sortir. Il n'a plus les arbres, plus la forêt, plus l'eau du ruisseau, plus le ciel ni le chant des oiseaux, plus la beauté qu'il s'est inventée pour se sauver, même plus sa mère, des minutes comptées dans cette petite pièce, des bruits métalliques partout autour, et un type en uniforme, juste à côté.

Est-ce bien sa mère ?

Est-ce lui mon fils ?

Tous les deux incapables de se reconnaître au milieu de ces murs gris tant qu'il n'y a pas le ciel, nos corps ne s'abandonnent pas, une partie de nous absente, prisonnière.

Mes yeux se remettent à couler et déversent le long de mes joues le long de mon cou et jusque dans les plis de ma robe cet abandon entravé, la joie de le revoir, tout en même temps, tout à présent, le revoir et ne pouvoir l'emmener avec moi, le laisser s'éteindre un peu plus chaque jour.

Et comme mes yeux se remettent à couler, il est déjà temps de partir. Les nuits, les heures, si longues jusqu'à ce jour, attendre de le revoir. Et là, en un éclair il faut déjà lâcher nos mains.

La mère

LA VIE

La scie est revenue m'a cramponné le crâne

Cette fois

Un long immense lamento

Comme un électrochoc

La scie

M'a rendu la vue

Alors

La Colère

Comme elle était venue soudaine

S'est tarie

Éteinte asséchée

Je gisais dans la lande

A nouveau seule

Comme oubliée

En dehors du monde

Sur une terre désolée brûlée

La colère s'était évanouie

Avait disparu

A nouveau l'abattement le vide

Et la scie qui revient

Petit coup d'archer cinglant qui fend la tête

Quand on ne l'attend plus

Revient

Alors j'ai su

Que je ne voulais qu'aucune mère ne vive ça

Que je ne voulais pas que sa mère à lui le perde

Que je voulais sauver cette mère

Que je voulais

Qu'il vive

Avec Ça

Qu'il vive pour elle

Qu'il vive

Qu'il comprenne ce qu'il a pris

La voix sortie des arbres

CE JOUR-LA

Ce jour-là après le déjeuner

Une serviette sur la tête, sur le banc devant la maison, allonge la carcasse de tout ton soûl

Le ciel pétrole brûle tout autour, brûle l'herbe brûle les pierres brûle les yeux

Fragiles écarquillés, face au lac bleu, le ciel

Respire comme elle t'a appris

Après la sieste ce jour-là, tu files à l'étang ramasser les balances

Le corps lourd de la sieste le cœur léger la tête lavée

Descendre à l'étang, remonter les balances, en bon pêcheur des marais

Finir seul au crépuscule avec tes filets

L'autre mère

LE JOURNAL

Le journal était flanqué à un clou devant la porte.

En première page le visage de mon fils et celui du petit.

Jusque-là je n'avais presque rien vu rien lu rien entendu, je restais sourde au monde extérieur, concentrée sur lui à le soutenir, à le porter tout entier. Je restais dans un corps à corps avec celui que j'avais mis au monde, fait venir au monde.

Jusque-là j'étais aveugle aux bruits de la petite ville, mesquine, affreuse. La petite ville salivait de lancer la rumeur au-delà des arbres de la vallée, devant ma porte.

J'avais plus la force de résister. J'allais leur donner raison à eux, ceux qui avaient accroché ce fichu papier devant ma porte.

Mes yeux restés fixés sur la photo celle de mon fils et celle de ce gosse.

À vivre au milieu de la nature, mon corps était pareil à la souplesse de la fougère au vent et à la robustesse du bambou. Mon souffle s'était fondu depuis longtemps comme une vague aux éléments.

Là tout était à l'envers.

Vissée au sol je respirais plus, mon corps un bloc de granit m'enracinait toute entière et me ferait bientôt descendre sous terre

Mes yeux ont fini par glisser en dessous de la photo.

La photo de mon fils, une photo sans doute prise à la sortie d'une voiture de police, là on ne voyait rien de son corps seulement le visage, la peur, l'incompréhension, une tristesse dans le regard à ne pas s'en relever. Et cette tache violette qu'il a toujours eue sur un côté du visage, le gauche, cette tache qui lui fait honte. Cette tache que je trouve belle qui lui fabrique son caractère. Cette tache qui sortait de la photo.

Et l'enfant qui souriait de toutes ses dents.

Tout ça en noir et blanc, la vie éteinte, la couleur absente, le temps figé.

Jusque-là j'étais restée concentrée sur le fils à ne pas le lâcher. Tout sortait d'un coup, cette immondice. Mon corps assimilait que notre vie à deux, notre vie à nous, notre pudeur de gens de la terre, discrets, en dehors du monde et pourtant au cœur de la nature, était mise à nue, étalée aux yeux de tous.

Et mes yeux de descendre sous la photo, ne pas comprendre comment ça, dans le journal, ça pouvait être marqué, ça, appelé rapport d'autopsie.

Marqué en toutes lettres, ça.

Comment ça pouvait arriver là, ça ne devait pas sortir, comment ils pouvaient. Ma punition, ça ressemblait à ça, une punition.

Je suis restée figée, mes pieds cramponnés à la terre, mes poings serrés, mes dents si serrées aussi qu'elles pouvaient se briser et un cri.

Un cri a fendu l'air, tous les oiseaux se sont envolés, les bêtes terrées, les branches ont ployé, un cri archaïque.

La Mère

L'AMOUR

J'entendais parler d'affaire, de faits,
Quand il s'agissait de mon enfant

Je ne pouvais m'embarrasser ni de loi ni de morale
Une seule chose m'agitait
L'Amour que je lui portais, que j'allais continuer à lui porter

Ils étaient tous tournés vers moi
Ma famille, mes amis
La ville entière

Je les délaissais

Comment une mère pouvait abandonner son enfant une deuxième fois
En laissant ce crime aux mains de la justice ?
Comment une mère pouvait ne pas se lancer à bras le corps
Aller au bout ?
Pour que justice soit rendue, pour que cet homme, l'accusé, prenne le maximum
Ne soit pas près de se relever
Au bout de quoi ?
Est-ce qu'ils comprenaient que quoi que je fasse mon fils ne reviendrait pas

Que je voulais garder son souvenir intact
Que je ne voulais pas mettre mes mains dans cet engrenage
Ne rien salir
Quoique je fasse il ne me serait pas rendu
Et cette scie

Qui revenait quand je ne l'attendais plus
Revenait toujours

Ce que j'aurais voulu
C'est une présence
Juste ça
Sans jugement sans opinion sans mots
Les premières semaines passées j'étais à nouveau seule
Oubliée
Seule comme je l'étais pour élever mon garçon

J'aurais voulu
Qu'on m'aide dans les tâches les plus quotidiennes
le ménage, faire les courses
Dans les tâches les plus absurdes
L'arrêt de travail, les papiers,
Les questions sans réponses
Auxquelles il m'avait fallu répondre

Où irait mon fils ?
Fallait-il l'enterrer ?
Fallait-il le rendre au vent ?
Nourrir la terre ?
L'offrir à la mer ?

C'est à ça qu'il m'avait fallu répondre
Après le coup de massue
J'étais rendue à moi-même seule
Quand mon cœur et mes entrailles me brûlaient
Quand la scie n'était jamais loin

Quand j'ai recommencé à penser
À mettre mes pensées en ordre je veux dire
A voir de manière plus claire
J'ai dit je veux la voir
Elle
Cette femme, cette mère, je veux la voir
J'ai dit
Pas à voix haute
Ils n'auraient pas compris
Pris pour une folle

Eux continuaient de crier vengeance punition
Eux ne voyaient en son fils qu'un monstre
Et elle, une sorcière
Sans rien savoir des faits réels
Leur peur cristallisée sur un seul homme
Personne n'essayait de comprendre ou s'interroger

Comment nous étions arrivés là ?

C'est en les voyant eux mes parents
Ma famille
Moi
À force de côtoyer les chiens
D'être devenue une hyène
Que j'ai su qu'on se trompait depuis toujours
Que ces monstres n'existaient pas
Que nous étions pires qu'eux en les jugeant de manière aussi monstrueuse
Qu'il fallait faire autrement à partir de maintenant
Pour que ça n'arrive plus

Qu'aucune mère, aucune femme ne soit privée de son enfant
Qu'il fallait inventer une autre façon d'élever nos fils
De les faire grandir
Pour que ça n'existe plus

C'est là que j'ai voulu la rencontrer l'Autre
Elle
L'autre mère qui quelque part devait avoir aussi mal que moi
De ne pas avoir vu venir, pas pu empêcher l'horreur
C'est là que j'ai su que je la rencontrerai

L'autre Mère

SILENCE

Il faut qu'il parle votre fils. Votre récit, ce n'est pas le sien. Dites-lui encore, son silence joue contre lui, il faut qu'il parle.

Depuis le premier jour, cet homme faisait tout ce qu'il pouvait pour nous aider mais cela n'y changeait rien. Le fils n'y arrivait pas, ne pouvait pas. Pire, il avait choisi de se punir pour ce qu'il avait fait.

Et mes regards et mes mots n'y changeaient rien, à moi non plus il ne disait rien pas plus qu'aux autres.

Il continuait à venir au parloir, à s'asseoir, à me prendre les mains, il ne disait rien.

J'essayais de l'encourager encore, de rester digne, de me tenir droite mais je sentais que je m'affaïssais, que mes forces me lâchaient. La peur me gagnait, bientôt si je ne luttais pas mon corps tomberait malade.

Je devais me cramponner. Je lui avais promis. Si il était là à regarder sa mère, à me regarder, à demander sans cesse pardon avec les yeux, c'était en partie à cause de moi, de mes choix pour lui. Tout aussi coupable.

Comment j'allais le sortir de là ?

Je lui parlais de la forêt, des arbres, des fleurs, des bêtes. Des feuilles qui s'étaient flétries, des tapis de champignons, de la neige qui avait fini par tout recouvrir, de la nature ralentie et à nouveau bourgeonnante depuis qu'il était là.

Rien n'y faisait, je voyais bien quelques couleurs traverser ses yeux, elles ne faisaient que passer, la lumière retombait et il se repliait à nouveau dans des contreforts dont lui seul avait la clé.

Pour ces quelques couleurs, ces quelques éclairs, je m'obstinais.

Un jour, il a fini par demander du papier et un crayon et il a écrit :

Mes balances, il faut les récupérer.

J'étais là, avec lui, le ventre tout coincé, le cœur serré, à me demander si j'allais le revoir un jour parmi les arbres et il pensait à ses balances. Une petite victoire.

Le début de quelque chose, il y avait encore de l'espoir si il pensait à ses balances c'est qu'il voulait les retrouver, revenir les poser, attendre que le poisson morde.

Pendant des semaines, c'est le seul vœu qu'il a formulé, pas avec les mots qui font du bruit avec ceux du silence sur le papier, les mots qui font de la musique aussi, autrement.

Des mots tout de même. Je l'ai dit à l'avocat et tous les deux on a continué à espérer, à croire que le miracle viendrait.

La voix sortie des arbres

CE JOUR-LA

Noyé son short bleu son tee-shirt rouge noyé

Couché au milieu des nénuphars, pas noyé, assommé

Comme une bouée qui flotte sur l'eau, un nœud rouge sur la tempe, bleue violet, une tache

Noyé son short bleu son tee-shirt rouge noyé

Comme une bouée il flotte

Dans ta main l'empreinte de la pierre brûlante, ta main lourde

Coupable

Tu regardes ta main longtemps, l'empreinte de la pierre dans ta main

Vide

Les deux mères

LA RENCONTRE

*Les didascalies en italiques sont pour le lecteur, sont pour les acteurs, pour charger les corps.
Un dialogue épris de silences, de mots et d'états.*

*Les ... à l'intérieur des phrases, matérialisent la difficulté de parler, une élocution entravée.
De même pour les - à l'intérieur des mots.*

La mère.- Je suis sa mère...

Elle n'a pas le temps de terminer sa phrase, l'autre mère lui coupe la parole.

L'autre mère.- Pourquoi venir ici ?

Elle répond comme un arc déploie sa flèche, comme si elle ne voulait pas, ne pouvait pas entendre le prénom de cet enfant, que la femme s'apprête à prononcer. Cet enfant qui a été arraché à cette mère par son propre fils. Mais quelque chose dans son regard, son corps, s'est comme fendu, une faille, ses mots seront empreints de pudeur quand l'intérieur de son corps tremble, quand il pourrait s'affaïsser mais résiste.

La mère a cru qu'elle allait tenir, à présent elle ne sait plus rien, n'a plus aucune certitude devant cette montagne qui lui tient tête.

La mère.- Tout a commencé ici. A travers les profondes forêts

L'autre mère.- Pourquoi seule ?

La mère.- Rien que vous et moi. Je me fiche de la morale, de ce qu'ils pensent tous. Nous devons parler toutes les deux

L'autre mère.- Les mots ne sont d'aucun secours, des couteaux

La mère.- Je n'ai plus rien, que les mots. J'ai lu les rapports, l'enquête de personnalité sur votre fils, ça ne remplacera pas votre parole, la sienne. Ça ne suffit pas, ne suffira jamais. Je veux l'entendre de votre bouche

L'autre mère.- Entendre quoi ? la vérité ?

La mère.- La vérité, elle n'existe pas. Mon enfant est mort, c'est la seule vérité. Je viens essayer de comprendre, pour moi, pour continuer à vivre. Nous sommes mères toutes les deux

L'autre mère.- Vous et moi sommes le jour et la nuit

La mère.- Qu'est-ce que vous en savez ? Vous ne savez rien de moi. Vous pouvez encore prendre la main de votre fils. Les miennes sont vides, sèches. Je viens ici pour ne pas mourir et vous voulez vous... me chasser

L'autre mère.- Mon corps parle plus volontiers que ma bouche

Les mains de la mère se crispent, se mettent à trembler. Un temps long, les deux femmes se font face. On dirait que la mère va tomber, prise d'un vertige. Son corps est comme abandonné, elle puise dans ses dernières forces et jette ses mots avec colère. Le corps de l'autre mère est toujours raide en apparence mais quelque chose s'ouvre de plus en plus.

La mère.- Essaie ! Vous devez essayer! Nous sommes en dehors de la loi ici ! Pour vivre nous devons nous parler, si je suis ici... ne pas abandonner. Je suis ici, ça me coûte

L'autre mère.- Calmez-vous

La mère.- Dans l'horreur ne pas abandonner, ce en quoi je crois

L'autre mère.- Respirez

La mère.- Im-pensable, penser que ça pouvait être po-ss-ible, mieux vaut que je parte

La mère voudrait continuer à parler mais les mots ne viennent plus, elle amorce un demi-tour mais la scie lui a repris entièrement le crâne, elle va au sol pour ne pas tomber, le cherche avec ses mains.

L'autre mère s'approche, veut poser ses mains sur la tête de la femme. Comme un animal, la mère essaie de se reculer, instinctivement, mais elle échoue.

L'autre mère.- Viens, on va parler mais avant, tu dois voir

Elle l'aide à se relever, la soutient

La mère.- Lâchez-moi

L'autre mère.- Tu veux savoir qui est mon fils, viens

Elles se mettent en marche sans un mot, la mère épaulée par l'autre femme elle s'enfoncent dans la forêt.

Plus tard dans la cuisine.

L'autre mère.- Il est né dans les arbres, les arbres l'ont sauvé, ces mêmes arbres me l'ont pris. Ce que tu as vu, c'est son territoire, son chemin, chaque jour. L'eau qui t'a remis la tête en place, c'est celle dans laquelle il se lave chaque matin, l'arbre contre lequel tu t'es adossé, un parmi lesquels il prend les herbes. Ici, il est venu à la vie. Lui comme moi, et j'y suis pour quelque chose on parle peu, la nature parle pour nous.

Ce jour-là en rentrant de l'étang, il ne pouvait rien dire. Nous sommes restés là où nous sommes maintenant toi et moi, serrés l'un contre l'autre, moi à souffler sur ses pleurs et lui à les déverser contre moi jusqu'à ce que la nuit le prenne et au matin les mots sont sortis.

C'est ceux-là que tu es venue chercher ?

La mère hoche la tête.

A force d'être en dehors des hommes, il est devenu un animal, lui comme moi nous faisons parties de la forêt. Ce jour-là, il a fait un pas en avant, pour laisser le sauvage. S'est tourné vers ton fils. Il a voulu l'aider, il s'est approché, lui a pris la canne des mains, il voulait lui apprendre à lancer mais ton fils l'a repoussé, et en quelques secondes nos vies se sont rompues. Il s'est défendu comme un animal aurait tiré son venin ou sorti ses griffes. Il ne voulait pas. Avec cette pierre...

La mère.- Tais-toi

L'autre mère.- J'ai tout essayé

La mère.- Il faut qu'il parle maintenant ton fils

L'autre mère.- Tout essayé

La mère.- Il parlera

En élevant nos garçons seules, nous sommes montrées du doigt, dès le début

RIEN NE ME LE RENDRA

Ma tête et mon ventre continueront à saigner

RIEN NE LE RAMENERA

Ton fils

Il faut penser à lui seul maintenant

Mon enfant

J'entends ses pleurs

Toutes les nuits

Je suis seule dans la forêt, je l'entends pleurer

Cela vient de l'étang

Je m'approche

Je commence à rentrer dans l'eau, l'étang disparaît

Plus rien que la poussière

Les pleurs disparaissent, la poussière me brouille les yeux

Je suis assoiffée, plus de force, je tombe au sol, l'eau réapparaît

Jaillit comme une cascade se forme

J'entends à nouveau les pleurs

L'étang se reforme et il m'engloutit

Ton fils. Toi

Je vous aiderai, au procès, je ne ferai que répondre aux questions

Je ne soutiendrai pas l'accusation, condamner ne servirait à rien

Sa place est parmi les hommes

Je veux qu'il vive

Pendant le récit de la mère, l'autre mère s'est peu à peu relâchée, et les pleurs d'abord contenus finissent pas sortir.

L'autre mère.- Il faut croire que les pierres les arbres et le vent ont entendu mes prières.
Venir i-ci. Je dirai que tu es venue. Je lui dirai que tu veux qu'il vive. Maintenant, je t'en prie,
parle-moi aussi de ton fils.

La voix sortie des arbres

CE JOUR-LA

Elle, la mère à l'enfant est assise droite les yeux secs, la tienne de mère a les yeux mouillés et est voûtée

Elle sa mère est belle, les mêmes yeux bleus que lui

L'Enfant

Ton ventre se noue, la bile remonte quand elle parle, parle, parle et tu ne vois, tu n'entends que son fils

Ta main se crispe, veut n'avoir jamais soulevé cette pierre, les voix du tribunal tu ne les entends plus, l'eau t'empêche l'eau de l'étang qui remonte dans ton corps

Noyé son short bleu son tee-shirt rouge noyé

L'eau qui pèse, assomme, veut déborder, les algues prises dans l'eau avancent jusqu'à la barre où se tient la mère, la fraîcheur de l'eau pique ton ventre, remonte jusque dans ton nez et ta bouche

Ô Noyé son short bleu son tee-shirt rouge noyé

Respire comme elle t'a appris

Tu ouvres ta main, tu vois ses yeux au gamin, si bleus

Tu vois sa mère aux mêmes yeux retourner s'asseoir

Elle ne repart pas vers le banc où elle était avant, elle avance vers celui où se tient ta mère. Le type, l'avocat à côté de ta mère, celui qui t'aime depuis le premier jour il se lève, ta mère ouvre les yeux

La mère à l'enfant s'assoit à côté d'elle. Elles se regardent

Les hommes retiennent leur souffle, immobiles

Comme les arbres avant que le vent ne les libère

Ô Toi ! respire toi ! Ô !

Le juge s'arrête au milieu de sa phrase

Les deux mères sont assises, côte à côte

Alors tes dents se desserrent en un seul coup

A présent il est temps de parler